

# La satire de la Bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Victor ou la bibliothèque impossible

Miha Pintarič

Université de Ljubljana, Faculté des Lettres, Département des langues romanes, Slovénie

*L'énumération est l'un des procédés employés par Rabelais pour se libérer des lois du monde matériel, de la prédétermination, du sens imposé, etc. Bien sûr, l'énumération est, elle aussi, soumise à tout cela, mais elle s'en libère aisément en devenant rythme, musique, mantra hypnotique, prière ou autre, c'est-à-dire un point de liberté échappant aux relations de cause à effet que Rabelais se plaît à exprimer sous la forme d'une diction scholastique. Il ne s'agit pas pour lui de miner le sens – celui-ci demeure intact – mais d'opérer une déconstruction de la forme, surtout lorsque celle-ci est considérée a priori comme porteuse du sens. Comme l'homme médiéval semble avoir perdu la parole véritable, il semble aussi avoir perdu la capacité de réaliser des actions méritoires (à moins que ce ne soit l'inverse, qui sait). Les bibliothèques telles qu'elles apparaissent dans Pantagruel (ch. VII), méritent d'être critiquées dans la mesure où elles ne font qu'accélérer la perte de la mémoire et, de ce fait, également celle de l'avenir. À l'homme livré à lui-même, encore moins capable d'écouter que de lire, sera réservé le sort d'idiot, dont personne ne s'est jamais plaint.*

Mots-clés : humanisme / culture de la lecture / bibliothèques / Rabelais, François

UDK 028:130.2

Le passage sur la Bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Victor (*Pantagruel*, ch. VII) ne saurait se démarquer du reste de l'œuvre rabelaisienne ni par le style ou par le ton ni par sa « substance », forme (énumération) et sujet(s) abordé(s) et thématiqué(s) de façon implicitement (ironie, parodie) ou explicitement critique (satire). Ce constat, s'il met hors de propos l'« originalité » du passage, insiste toutefois sur la variante médiévale de cette dernière, l'*inventio*. Rabelais est passé maître inventeur de nouveaux contextes, surtout de ceux, comiques (parodiques, satiriques), dans lesquelles il remplace un sujet par ailleurs connu, et dont l'image est « substantiellement » modifiée par de nouvelles circonstances que découvre un regard frais et irrévérent, lui-même porteur d'« originalité », que la lettre tue par sa rigi-

dité. Certes, l'auteur fait revivre un esprit relégué dans la poussière des mentalités et des idées « révolues », cependant il n'en prend soin que pour mieux s'en débarasser.

L'œuvre de Rabelais abonde en formes de gratuité dont la plus évidente, sinon la plus caractéristique, l'énumération, porte le lecteur à imaginer qu'elle suit un rythme fou (celui du *rime, raille, cymbale, lutte* de Villon) (191) ou un rythme extatique en manière de tarentelle, tout en n'ayant rien en commun avec elle, ou encore titubant comme une danse d'ivrogne, toujours cependant celui de l'être humain enivré du monde matériel et de son corps « redécouverts » après de longs siècles d'« oublié » où l'on n'aurait pas eu conscience de la vraie valeur du temps terrestre. Car le rythme, c'est le temps, et le temps, c'est l'être humain. Pour ne citer qu'un exemple des plus connus, on se souviendra de Perceval qui, pendant ses années d'errance, n'avait nulle idée, non seulement de l'heure du jour, mais encore du jour lui-même, de la semaine, du mois et même de l'année (Chrétien de Troyes *iv*. 6261–6266) ; ajoutons toutefois que le *nice* jeune homme du XII<sup>e</sup> siècle a perdu la conscience temporelle parce qu'il a oublié le repère universel, l'éternité, qui conférerait au temps le sens, c'est-à-dire la direction et, avec celle-ci, le mouvement.

Le seul temps apprécié par la mentalité médiévale, le temps de grâce, racheté par le Seigneur dont l'action rédemptrice demeure la seule voie de salut universellement reconnue, a cependant trouvé sa place dans l'œuvre de Rabelais. La phrase scolastique intégrée au chapitre VIII, portant sur le monde que Jésus-Christ rendra à son Père à la fin des temps, est célèbre à juste titre (Rabelais, *Pantagruel* [1972] 121 ; Rabelais, *Pantagruel* [1994] 157) à juste titre. Dans une œuvre médiévale, l'énumération figure la plénitude qu'elle ne saurait d'ailleurs que suggérer, ou doit être compris comme un procédé dramatique destiné à faire rire. Loin de se moquer de la plénitude ni, et d'autant moins, de montrer un visage morne, Rabelais, fidèle, même ici, à la tradition monastique (*ioca monachorum*) (cf. J. Dubois), prend plaisir à parodier les moyens bibliques (généalogie du Christ) et médiévaux (jeux, livres) qui consistent à « énumérer » pour montrer la plénitude, c'est-à-dire à produire de la quantité comme preuve de qualité.

Rabelais, auteur de textes, a produit une des œuvres en prose des plus dramatiques de tous les temps, et dont tout, de la vente jusqu'à la pleine appréciation du détail polymorphe, dépendait de la lecture à haute voix. Certes, la lecture promotionnelle dans les foires, où les livres de « haute graisse » côtoyaient les vaches de même consistance, n'était pas qu'inévitable pour pousser la vente, elle rendait en outre justice au texte, ce qu'une lecture en silence n'aurait pas su faire. Les gestes, cris, certaines bilabiales non-reconnues par les systèmes phonétiques, voire linguistiques,

et d'autres marqueurs d'ironie, parodie, satire, etc. : tout cela perd à être lu en silence.

Le Moyen Âge, loin d'envelopper uniquement le bon sens commun, aurait caché à l'homme l'étoffe même dont ce dernier avait été créé, lui et son monde, par le souverain Plasmateur. Dans les profondeurs de l'âme humaine, cette âme qui, d'après Aristote, est indispensable à l'existence du temps puisqu'elle seule le mesure et, de ce fait, en prend conscience, l'homme médiéval a découvert l'heure fixée par les humanistes comme unité fondamentale du temps (C.-G. Dubois 118 *ss.* ; Haenens 6, 10–11, 13) et le repère mental principal par rapport auquel l'homme a pu prendre sa position dans l'immédiat et dans l'histoire, non dans le sens d'une exactitude réelle, signe de l'impossible maîtrise du temps, puisqu'il continuait à vivre dans un monde de l'« à peu près » (Febvre 429). Cependant, on peut peut-être y voir l'expression d'une aspiration à cette précision.

Enorgueilli de son statut de maître de la terre (*hybris*) l'homme en vient même à concevoir le temps sans l'associer à l'au-delà. Entre un temps plein, celui de l'Église, et un temps neutre, vide, celui du marchand (*cf.* Le Goff), l'abîme n'a fait que grandir. Rien dans l'œuvre de Rabelais, ni la séquence des chapitres ni la distribution de la matière, ni le(s) choix thématique(s) ni le parti pris idéologique, dans la mesure où il existe, ni encore les aspects plus « spécifiques » et « exacts », comme, par exemple, la numérogie ou la Kabbale, rien n'a nécessairement de *senefiance* à l'exemple médiéval. Il est vrai que l'auteur, tout humaniste qu'il soit, appelle le Moyen Âge les « ténèbres gothiques » à l'exemple de Pétrarque qui, toutefois, utilisait ce terme dans le sens d'une distribution ethnique et géographique tandis que le mot prend à l'époque de Rabelais une acception chronologique, historique, voire culturelle. L'espace a inévitablement cédé place au temps.

Tout en relevant, certes, des séries de chapitres portant sur le même épisode et mettant au jour les différents aspects ou y ajoutant sans cesse de nouveaux éléments, le lecteur n'en découvre pas moins des chapitres isolés, apparemment dépourvus de fonction et mal intégrés, sans rapport à un « sens » immédiat quelconque, sinon à celui, fort aléatoire, de la Dive Bacuc à la fin du dernier livre.

Le corps, certes, n'était pas négligé avant Rabelais, ni en théologie ni en pratique quotidienne, ni même en littérature où Rabelais a lui-même abondamment puisé. L'humour médiéval en dépend jusqu'à son inexistence dans la littérature du graal, pour ne mentionner que cet exemple. On peut donc s'étonner que, aux époques postérieures et, notamment, durant la période ayant immédiatement suivi les dites « ténèbres », la réception de l'attitude médiévale face au corps fût tellement en désaccord avec la réalité historique.

Le double concept paulinien chair/corps, mal distingué et encore plus souvent confondu, y est visiblement pour quelque chose. Sans parler du sentiment universel qui nous amène à penser que le monde commence avec nous et à reléguer tout ce qui a préexisté dans la poussière des siècles. Le corps n'est plus le gisant de pierre ou de marbre, raide et étendu sur la dalle du sarcophage, ni une figure « bi-dimensionnelle » peuplant les fresques et racontant une histoire ancrée dans le temps comme chaque gisant imprimait silencieusement un CV dans la mémoire des passants, leur message transmettant une « méta-histoire » identique et universelle, primant sur celle qui est inscrite dans l'espace et le temps.

Le monde s'est mis en mouvement, il bougeait d'ailleurs au moins depuis deux siècles, il a découvert le détail, et les gisants s'en sont soudain trouvés priant à genoux comme François I<sup>er</sup> à Saint-Denis, dynamisés dans la mesure du possible, tandis que l'introduction de la perspective dans la représentation de l'espace a rendu le regard physique à ce monde auquel il appartenait, monde matériel dont la présence et l'importance n'iraient dorénavant qu'en croissant, naturellement, au dépens du monde spirituel.

\*\*\*

Une bibliothèque est une somme de savoir réunie par l'intention et le désir de son fondateur et de ceux qui la fréquentent. La typologie des bibliothèques est bien plus ramifiée de nos jours, certes, qu'à l'époque médiévale et suit un système de classification assurant l'ordre et permettant un contrôle au moins superficiel de toute lecture disponible des bibliothèques spécialisées, par exemple scientifiques, subdivisées encore en domaines inconnus il y a cinq siècles. La Bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Victor est un mélange de tout et, par conséquent, un ensemble confus. L'hétérogénéité des titres reflète celle du rythme (ou des rythmes) à laquelle est contraint le lecteur quand il y prête attention et, d'autant plus, s'il lit à haute voix.

La lecture, comme la musique ou l'architecture, est ordre, rythme, mathématiques. Elle est bien plus que cela, mais elle est d'abord cela ; d'ailleurs, le chapitre ne s'ouvre-t-il pas, précisément, par des noms de célèbres architectes et mathématiciens de l'antiquité ? Comme il est possible de jouir de la vue d'une belle maison sans y habiter, de même on peut écouter un texte en prêtant attention à chaque cadence et inflexion de la voix, même sans le comprendre. L'ordre peut bien être parodique, le message, satirique, et le rythme comme on l'a défini au départ, ils n'en sont pas moins sérieux dans leur mission puisque leur intention est de transmettre un message *dreito por linhas tortas*. Comme la logique formelle ou un modèle mathématique du rythme sous-tendant le flux des paroles demeure iden-

tique, leur corollaire, le message rabelaisien, règne sereinement sur tout ce qui, autrement, pourrait passer pour un comique burlesque sans suite.

Par ses titres inventés, dont un certain nombre sont attribués à des auteurs connus et peu appréciés des humanistes, Rabelais déconstruit non seulement la « bibliographie » scolastique, une certaine époque et une manière de penser, il déconstruit tout, jusqu'au principe même de « bibliothèque ». Toutefois, il reconstruit en même temps et redresse de la main droite ce qu'il a renversé de la gauche, avant même d'en venir au chapitre VIII. L'idée qu'une institution susceptible de pareille dégénération mérite peu de respect effleure au moins la pensée du lecteur qui, toutefois, comprend que le message de Rabelais est parfaitement positif, tel le geste de l'agriculteur défrichant la terre pour cultiver les plantes utiles à l'homme. Les titres cocasses, satirique, riches en éléments parodiques, vident les rayons de la bibliothèque, non pas des livres, mais du sens. Par le seul acte de conscience qui distingue et évalue, dresse en creux le lieu du sens auquel le chapitre suivant accordera un nouveau contenu, l'esprit de l'auteur, auquel se joint celui du lecteur, devenu co-créateur, rétablit la bibliothèque dans ses droits légitimes.

On ne retiendra pas, de ce chapitre, les titres comiques des livres énumérés, mais plutôt l'énumération elle-même. Non la bibliothèque en tant qu'institution qui, de ce que l'homme a écrit dans l'histoire de son court passage sur la terre, garde tout et n'importe quoi, mais comme la sélection en vue d'une hiérarchie se dressant vers le sens. Le rôle principal de la bibliothèque, celui d'être la gardienne du sens, rôle résumant la raison d'être d'autres institutions sinon de la société entière, suppose une bibliothèque dynamique, d'une grande souplesse, où le moment présent s'unit à la tradition sans se laisser dénaturer. La bibliothèque, certes, est un temple du savoir. Toutefois, si elle n'est en même temps un oracle du sens, elle sera d'emblée sclérosée, ridicule et inutile, toute prête pour une décontextualisation et pour une immédiate resémantisation.

On en vient à la question clé, celle du lecteur. Celui qui lit pour apprendre, certes, mais aussi cet autre dont le savoir et la sagesse lui permettait jadis de lire pour distinguer, de renouveler la hiérarchie, de faire des ajouts tout en assurant l'intégrité et la continuité de la communauté des hommes. Ce lecteur qui a depuis perdu l'individualité est bien plus important. Qui lit ? Un lecteur humaniste, pour Rabelais, c'est une évidence. Une pluralité de lectures, comme celle des langues à l'occasion de la rencontre de Pantagruel et Panurge, s'esquisse à peine, et ce n'est pas pour être favorisée. Notre lecteur à nous, le connaît-on ? Non, puisque l'on se perd dans la multitude de ceux qui lisent et dont beaucoup, en outre, se prennent même à écrire. Chacun des titres de la Bibliothèque de

l'Abbaye de Saint-Victor cache un lecteur moderne. Voilà, on est sur le même pied que la scolastique, dira-t-on, surpris, déçu, content ou rassuré, malheureusement, il n'en est rien puisqu'il nous manque un Rabelais. Sans le Lecteur, compris comme fonction et non comme individu, les bibliothèques deviennent des monstres inutiles, des charognes sur lesquelles les oiseaux de proie descendent pour en arracher chacun sa portion qu'ils dévorent et digèrent seuls, sans rendre leur dû aux autres. La bibliothèque, être vivant, un peu comme le temps, a besoin d'une conscience capable de trouver une voie dans le labyrinthe du savoir, pour en tirer le sens à partager avec tout le monde. Lorsqu'il en est ainsi, la bibliothèque est la pierre de touche d'une société. Car ceux qui sont capables de lire pour eux-mêmes, et tous les autres qui ne le sont pas, ont besoin du Lecteur, condition préalable nécessaire pour intégrer le sens et les mêmes valeurs fondatrices permettant une vie en commun. Si nous avons notre Rabelais à nous, que nous apprendrait-il sur nous-mêmes ?

#### SOURCES

- Chrétien de Troyes. *Le Roman de Perceval ou le Conte du Graal*. Éd. W. Roach, Genève : Droz; Paris : Minard, 1959.
- Rabelais, François. *Pantagruel*. Éd. Pierre Michel. Paris : Livre de Poche, 1972.
- — —. *Pantagruel*. Éd. Gérard Defaux. Paris : Livre de Poche, 1994.
- Villon, François. *Poésies complètes*. Éd. Pierre Michel. Paris : Livre de Poche, 1972.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Dubois, Claude-Gilbert. *L'Imaginaire de la Renaissance*. Paris : PUF, 1985.
- Dubois, Jacques. « Comment les moines du Moyen Âge chantaient et goûtaient les Saintes Écritures ». *Le Moyen âge et la Bible*. Éd. Pierre Riché et Guy Lobrichon. Paris : Beauchesne, 1984. 261–298.
- Febvre, Lucien. *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais*. Paris : Albin Michel, 1942.
- Haenens, Albert d'. « L'horloge mécanique et son temps. Réflexions sémiotiques et socio-génétiques concernant les instruments de mesure du temps courant ». *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain* 24.1–2 (1998) : 5–22.
- Le Goff, Jacques. « Temps de l'Église et temps du marchand ». *Annales. Histoire, Sciences sociales* 15.3 (1960) : 417–433.